Soutenance de thèse

Culture, sociabilité et politique des princes de Monaco, des Lumières à 1848

Thomas Fouilleron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4402>

DOI : 10.4000/cdlm.4402

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 327-332

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Thomas Fouilleron, « Culture, sociabilité et politique des princes de Monaco, des Lumières à 1848 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 77 | 2008, mis en ligne le 24 août 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.4402>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Soutenance de thèse

Culture, sociabilité et politique des princes de Monaco, des Lumières à 1848

Thomas Fouilleron

NOTE DE L'ÉDITEUR

Thèse soutenue par Thomas Fouilleron à l'Université Paul-Valéry Montpellier III, le 9 novembre 2007 devant un jury composé de Daniel Roche (Collège de France), président ; Henri Michel (Université de Montpellier III), directeur de recherche ; Pierre-Yves Beaurepaire (Université de Nice Sophia-Antipolis – Institut universitaire de France), rapporteur ; Geneviève Gavignaud-Fontaine (Université de Montpellier III) ; François-Joseph Ruggiu (Université de Bordeaux III). Cette thèse a obtenu la mention très honorable avec félicitations, elle est actuellement sous presse aux éditions Honoré Champion, collection *Les Dix-huitièmes siècles*.

- 1 « Un bout du monde suspendu au-dessus d'un panorama de plateaux bossués » – selon l'expression de Julien Gracq (*Carnets du grand chemin*) à propos de ma ville natale, Saint-Flour – ne prédisposait guère à un sujet de thèse ensoleillé, voire pailleté, si ce n'est le site : un promontoire, un roc, un rocher.
- 2 À l'origine de la *peregrinatio academica*, dans l'espace et dans le temps, qui m'amène ici aujourd'hui, il y a un rêve. Un rêve enfantin, celui d'un enfant en vacances chez ses grands-parents, devant des princes, des princesses, des carabiniers, bien réels ou simples soldats de plomb. Ce souvenir d'enfance, entretenu et amplifié au fil des années, m'a conduit à proposer, en 1996, à Jacqueline Lalouette, alors professeur à l'Université de Clermont-Ferrand II, de diriger mes recherches sur un sujet exotique, vu d'Auvergne, mais qui restait ancré dans l'histoire française : les idées et la pratique philanthropique du prince Honoré V de Monaco, auteur d'un essai sur *Le paupérisme en*

France et les moyens de le détruire, en 1839. Les résultats de ce premier travail m'ont incité à remonter le temps en direction du XVIII^e siècle et de la période moderne : car, dans l'attention ardente pour les pauvres de ce souverain et pair de France, il entrait moins d'anticipation, que de survivance de la philanthropie des Lumières. La rencontre du professeur Henri Michel m'a permis de concrétiser cette perspective de recherche. Le DEA, soutenu en 2001, a donné vraisemblance et corps à l'hypothèse d'une continuité de la culture politique des princes de Monaco, des Lumières à 1848, dans le domaine du goût pour l'agronomie et le « ménage des champs ».

- 3 Les dix années de *peregrinatio academica* m'ont conduit à l'université de Clermont-Ferrand à l'université de Montpellier et même à celle de Nice. Elles m'ont conduit dans différents fonds d'archives : Archives du Palais de Monaco ; Archives nationales ; Archives des Affaires étrangères ; Archives départementales des Alpes-Maritimes, de la Manche, du Calvados, de l'Oise, de Paris ; Bibliothèque nationale de France ; archives et bibliothèques municipales de Monaco (Bibliothèque Louis-Notari), de Menton, de Rouen, d'Aix, de Marseille ; archives et collections privées (comte de Caumont La Force). Elles m'ont conduit aussi dans les différents lieux de mémoire grimaldiens, parfois armé de la carte IGN au 1/25 000^e pour trouver les vestiges du château de l'Orangerie à Saint-Martin-des-Besaces.
- 4 Cette fréquentation des lieux, souvent inspirante, et l'exploitation des traces, écrites et iconographiques, laissées dans les archives ont permis de tenter d'exhumer le monde et la vie de trois générations de princes de Monaco, du temps des Lumières au premier XIX^e siècle. Né en 1720, Honoré III devient souverain, sous la régence de son père, en 1734. Il règne personnellement à partir de 1740 et surtout après l'abandon de sa carrière militaire en France, en 1749. C'est donc au mitan du XVIII^e siècle, au fort des Lumières, que commence cette étude qui enjambe l'épisode révolutionnaire et impérial français, marqué, pour la principauté, par une annexion de 21 ans (1793-1814). En 1848, les villes de Menton et de Roquebrune (deux des trois communautés de la principauté) font sécession, emportées par la dynamique du *Risorgimento*. Florestan I^{er}, encore homme du XVIII^e siècle, puisque né en 1785, s'efface du pouvoir et meurt en 1856. Cette cohérence chronologique permet d'embrasser une période d'un bon siècle, au-delà même des bornes habituellement données par la transition révolutionnaire.
- 5 Au début du XVII^e siècle, les seigneurs Grimaldi de Monaco se monarchisent et s'affirment : ils adoptent le titre de prince en 1612 ; les corps intermédiaires représentatifs sont marginalisés ; et le protectorat espagnol est rompu – les Habsbourg déclinant – au profit de la France qui affirme un ascendant sur l'Europe.
- 6 Les Grimaldi s'inventent alors une ascendance et une parenté royales françaises : à l'instar de nombre de « généalogies incroyables » (Robert Bizzochi, 1995) qui fleurissent à l'époque pour illustrer les grandes maisons nobiliaires, les filiations chimériques remplacent les arbres véridiques pour la bonne cause géopolitique. Les Grimaldi seraient issus de Grimoald, maire du Palais, frère de Charles-Martel ; Gênes n'étant qu'un accident.
- 7 En quelques dizaines d'années, à la fin du XVII^e siècle, l'intégration dans le monde aristocratique et curial français semble réussie : pairs de France, les Grimaldi sont reconnus princes étrangers à la Cour en 1688.
- 8 Mais l'absence d'héritier mâle conduit à une substitution dynastique : Louise-Hippolyte Grimaldi épouse, en 1715, Jacques de Goyon Matignon, gentilhomme normand, qui accepte de renoncer à son nom et à ses armes pour devenir Grimaldi. Si cette alliance

apporte des points d'appui importants au sein de l'aristocratie, elle ouvre aussi la voie à des contestations de légitimité. Outre que leur souveraineté n'est que celle « d'une roche » (Saint-Simon), ils deviennent des princes suspects dans un univers où l'ancienneté du lignage et la linéarité des parchemins valent vénérabilité et respectabilité. Une branche cadette (Grimaldi d'Antibes-Cagnes) revendique alors fortement ses supposés droits sur la principauté en traitant Honoré III d'usurpateur, lequel se fourvoie, à la même époque, dans une affaire judiciaire médiatisée, qui l'oppose à un négociant, peu de temps fermier général de la principauté. Sans compter que la séparation spectaculaire du prince d'avec la princesse Marie-Catherine de Brignole-Sale, en 1770, ne peut que compliquer le développement d'une sociabilité qui se heurte à une absence de reconnaissance officielle à la cour pendant tout le XVIII^e siècle.

- 9 Leur sociabilité, dont l'étude pourrait être affinée par un croisement plus systématique des généalogies nobiliaires, peut être résumée, plutôt qu'à des réseaux¹, à des espaces relationnels superposés, souvent entremêlés : celui des familles alliées –autour des Goyon-Matignon, des comtes de Gacé et des Fitz-James– ; celui des camarades de collège –les Choiseul et les Thiard– ; celui de la vassalité –normande en particulier– ; celui, créé par la fraternité des batailles et des régiments, des officiers supérieurs ; celui du divertissement mondain –visible dans les salons, les bals et le partage de loges à l'opéra ou au théâtre– ; celui de la faveur royale –mesurable à la participation aux petits soupers de Louis XV et Mme de Pompadour.
- 10 Mais cette insertion ponctuelle dans le cercle intime du roi, la fréquentation du salon de Madame de Deffand, l'amitié d'un ministre, Choiseul, ne suffisent pas à surmonter la relative fragilité du réseau grimaldien.
- 11 Les alliances matrimoniales, souhaitées et envisagées hypergamiques, mais conclues plus souvent à parité –Saint-Simon, Aumont-Mazarin, Choiseul-Stainville du côté français ; Brignole du côté génois– sont mises à profit pour essayer de retrouver le rang de prince étranger éphémèrement reconnu grâce à l'alliance Lorraine-Armagnac en 1688. Mais ces unions se terminent souvent en déboires conjugaux publics qui peuvent aliéner certaines sphères d'influence : Marie-Christine de Saint-Simon s'affiche dans l'entourage de la comtesse du Barry ; Marie-Catherine de Brignole « la plus belle femme de France » (Horace Walpole), séparée d'Honoré III passe au prince de Condé ; Louise d'Aumont-Mazarin apporte une fortune grevée de dettes et obtient le divorce en 1793.
- 12 Pour accompagner leur affirmation politique et sociale, et dépasser les résistances qui se font jour, les princes de Monaco se doivent donc de mettre au service de leur dessein dynastique les signes de distinction culturels de l'aristocratie, ce qui explique qu'ils s'y investissent sans doute plus que d'autres.
- 13 Le fils d'Honoré III est assidu des nouvelles sociabilités des Lumières. Surtout, le goût pour les beaux-arts et l'esprit de collection, insufflés par Jacques I^{er} (de Goyon-Matignon) permettent aux Grimaldi d'avoir, dans leur hôtel parisien, une vitrine, un écrin d'ostentation, au sein duquel les noms de maîtres résonnent presque comme des bijoux de la couronne.
- 14 Amateurs et praticiens de tous les arts, ils sont assidus au théâtre, comme spectateurs, acteurs dans l'entre-soi aristocratique, mais aussi entrepreneurs dans le cadre du mécénat dont bénéficient aussi les artistes sujets du prince. Par le hasard de la mort du duc d'York au palais de Monaco (1767), par mode et par goût, l'admiration de l'Angleterre anime les comportements princiers. Le cheval de race, le cheval anglais

trouve place dans leur domaine normand de Torigni dès la fin de la guerre de Sept ans, et leur haras prépare des bêtes destinées à des courses entre grands seigneurs. Leur souci agronomique se traduit par la promotion du mûrier en principauté et par le recours à des méthodes agricoles d'outre-Manche en Normandie.

- 15 Après la Révolution, le progrès aux champs, mis au service de la restauration du lien du patronage entre le château et le monde rural, est adossé à un constant souci philanthropique, perçu par Honoré V comme une « vertu chez les particuliers » et une « obligation pour les souverains ».
- 16 Sur le plan intérieur, plusieurs aspects de ce que l'historiographie appelle le despotisme éclairé sont mis en œuvre à Monaco par Honoré III qui trouve un continuateur en la personne de son petit-fils, Honoré V. Chez les deux souverains, il y a une même volonté de diversifier les ressources de Monaco en les rendant moins dépendantes du climat, donc une même volonté d'industrialiser ; une même inclination mercantiliste ; un même souci « gallican » de l'indépendance religieuse, une même mise sous contrôle de l'influence cléricale ; une même volonté de rationaliser l'État ; un même souci de l'éducation populaire. La consolidation interne de l'autorité monarchique à Monaco est aussi un acquis de la période. De féodale et synallagmatique, la relation du seigneur avec les habitants devient monarchique. En dépit de la substitution dynastique, l'absolutisme, mis en place dès le XVII^e siècle, s'impose dans les faits et dans les représentations entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle. Avènements et mariages princiers sont l'occasion de développer un cérémonial à l'image, toutes proportions gardées, des grandes cours européennes. En cela, Monaco n'est pas un « confetti de l'histoire », mais un « laboratoire de l'histoire ». Ce n'est pas l'enfermement dans un microcosme, mais l'ouverture au macrocosme européen. Face à cette mise en place de l'absolutisme à Monaco, face à leur comportement de grands seigneurs terriens en France, l'attitude du peuple n'apparaît qu'en filigrane à travers ce qu'en disent les agents des princes, des témoignages ponctuels –un domestique pour Honoré III, son médecin pour Honoré V–, une présence en trompe-l'œil dans les récits optatifs des cérémonies monarchiques. On peut lire dans l'absence de réelle révolution une approbation de la population monégasque : les agitations populaires qui précèdent l'importation du mouvement révolutionnaire français en 1793, relèvent plus de régulières émotions frumentaires d'Ancien Régime ; de même que les prodromes de la sécession mentonnaise de 1848 dont les germes sont aussi, en grande partie, exogènes.
- 17 Pour ce qui est des terres de France, une enquête pourrait être lancée dans les cahiers de doléances ou les mémoires et placets aux intendants des différents fiefs. Par exemple, le cahier de la communauté de Moyon, dans le bailliage de Torigni (Émile Bridrey, *Cahiers de doléances du bailliage de Cotentin*, 1908), charge « de remontrer que les taillables de la dite paroisse sont chargés en des sommes considérables pour le paiement des rentes seigneuriales dues à M. le Prince de Monaco sur lesquelles le dit seigneur n'en fait aucunes déductions, depuis plusieurs années ; au contraire, il exige qu'elles lui soient payées en la nouvelle mesure, ce qui est une aggravation considérable et qui oblige le laboureur et paysan à vendre leur propre substance ». Une adresse, datée du 17 février 1790, précise que « les vassaux du prince ne travaillent que pour lui et sont des esclaves ». Preuve en est que la réaction féodale pressentie a donc bien été ressentie par la population normande. Cette attitude n'enlève pas d'éclat de Lumières aux princes de Monaco. Elle fait aussi partie de la personnalité d'un autre prince éclairé, le dernier prince de Conti. Ainsi, d'un côté, les Grimaldi cherchent à

épouser idées et pratiques de leur temps, à se glisser dans les habits d'exemplaires aristocrates des Lumières. D'un autre côté, parce qu'ils ont besoin d'argent pour soutenir leur rang et payer leur faste, parce qu'ils sont des hommes nouveaux dans le système nobiliaire et curial français, parce qu'ils veulent consolider une réussite monarchique qui a mobilisé toutes les générations depuis le début du XVII^e siècle, ils s'attachent à des signes de distinction anciens et à un idéal encore magnifié par une étiquette versaillaise qui résiste en partie à leurs ambitions de reconnaissance.

- 18 Mais, dans le premier XIX^e siècle, certains outils de distinction font désormais défaut aux Grimaldi. L'endogamie est abandonnée au profit du sentiment. Honoré V reste célibataire et Florestan I^{er} se fond dans un siècle bourgeois en épousant une fille de la bourgeoisie, préférant la fréquentation quasi exclusive des hommes de théâtre à celle du beau monde. La nébuleuse de la sociabilité diminue, en extension comme en profondeur, tant sur le plan qualitatif que quantitatif. Les moyens financiers et les cadres prestigieux manquent aussi pour entretenir une sociabilité ostentatoire et festive. Les princes doivent vivre plus modestement. Le champ de la géographie princière se rétracte, se limitant désormais à un hôtel à Paris, rue Saint-Guillaume et au vieux palais de Monaco. Tout contact avec la Normandie est perdu après la mort du prince Honoré V en 1841, qui entraîne aussi l'extinction de la pairie. La résidence d'été de Carnolès est emportée par la sécession de Menton et de Roquebrune en 1848.
- 19 Pour compléter ce portrait collectif, il aurait sans doute été souhaitable d'approfondir l'étude de la culture matérielle, ce que les sources permettent, et pouvoir établir davantage des comparaisons et de passerelles en direction d'autres familles de la haute noblesse, poursuivant la même économie de la distinction. C'est ce que je m'attacherai à faire dans les prochaines années, en espérant que d'autres monographies, enjambant la traditionnelle césure révolutionnaire, rejoignent celles déjà existantes, et vérifient, peut-être encore, ces mots de Chateaubriand qui s'appliquent parfaitement aux princes de Monaco :
- 20 Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans les eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue (*Mémoires d'outre-tombe*).

NOTES

1. Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*. Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières, Paris, Autrement, 2007, p. 143.

AUTEUR

THOMAS FOUILLERON

Monaco-Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis et IREP-COME